

**Pakistan**

**ABIDA PARVEEN**

**Chants soufis : qâul, ghazal et kâfî**



**Pakistan**

**ABIDA PARVEEN**

**Sufi chants : qâul, ghazal and kâfî**

**Abida Parveen**, chant / vocals

**Rajab Ali**, harmonium

**Sadiq Ali**, *tabla*

**Munawar Hussain**, *dholak*

**1. Qâul Tarana (Amir Khusrau)** .....14'13"

*Ali est le Maître de qui je suis le Maître.*

*Ali is the Master of him whose Master I am.*

**2. Kâfi (Bulleh Shah)** .....8'57"

*Ton amour m'a fait danser avec frénésie.*

*Your love made me dance frantically.*

**3. Ghazal (Hakim Nasser)** .....10'51"

*Depuis que tu m'as rendu fou, chacun a pris une pierre dans sa main. / Since you made me mad, everyone has taken a stone in his hand.*

**4. Kâfi (Ghulam Farid)** .....9'09"

*Tu es mon amour, mon bien-aimé.*

*You are my love, my beloved.*

**5. Ghazal (Bedam Shah)** .....5'25"

*Nizamuddin convoqua un rassemblement dans la cité de Chisht. / Nizamuddin called a gathering in the city of Chisht.*

**6. Kâfi (Bulleh Shah)** .....11'58"

*Cesse de discuter et sache qu'il n'y a point de comptes à rendre. / Leave the discussion at this point. Take this point, and leave all accounts.*

**7. Ghazal (Amir Khusrau)** .....13'10"

*J'ai perdu toute coquetterie...*

*All my coquetry was stolen...*

Collection fondée par **Françoise Gründ** et dirigée par **Pierre Bois**

Enregistrement public réalisé le 10 mai 1994 à la Salle Patiño (Genève) et mixé les 3 et 4 décembre 1994 au Studio des Forces Motrices (Genève) par **Hans Fuchs**. Sélection des chants et notice, **Pierre Bois**. Traduction anglaise des poèmes, **Dr Ramatullah** (Centre d'Etudes Pakistanaïses) ; adaptation française, **Pierre Bois**. Traduction anglaise de la notice, **Judith Crews**. Photographie couleur, **Jean-Marie Steinlein**. Photographie noir et blanc et dessin de couverture, **Françoise Gründ**. Prémastérisation, **Frédéric Marin** / **Alcyon Musique**. Pressage, **Disctronics**. © et ® 1995/2001 **Maison des Cultures du Monde**.

*Les enregistrements ont été effectués lors d'un concert organisé par les Ateliers d'Ethnomusicologie (dir. Laurent Aubert) dans le cadre d'une tournée de la Maison des Cultures du Monde.*

**INEDIT** est une marque déposée de la **Maison des Cultures du Monde** (direction, **Chérif Khaznadar**).

# Pakistan

## ABIDA PARVEEN

### Chants soufis : qâul, ghazal et kâfi

Ce disque est consacré à l'une des plus grandes voix d'Orient, une chanteuse qui fait frémir les foules de son pays et dont la célébrité dépasse aujourd'hui les frontières du Pakistan.

Voir Abida Parveen pénétrer dans un petit restaurant indo-pakistanaï à Paris ou à Genève c'est assister à une scène des plus étonnantes. Propriétaire, serveurs et consommateurs se précipitent vers elle, la font asseoir, lui baisent les mains et lui présentent avec un respect confinant à la vénération l'offrande de leurs mets les plus délicats. On comprend alors ce qu'elle représente pour chaque Pakistanais ou Indien musulman.

Mais encore faut-il l'avoir vue sur scène pour en apprécier l'aura. Cette femme d'apparence placide, timide et taciturne, se métamorphose dès son entrée en scène. Imposante, elle s'assied au milieu de ses musiciens qui assument de bon cœur leur rôle de faire-valoir. Faire valoir une voix, un tempérament, bien plus, provoquer cette jubilation collective, proche de l'extase, qui caractérise l'art du *qawwali*, le chant soufi de l'Inde du nord et du Pakistan. Une fois assise au centre de son tapis, Abida s'offre à son auditoire, et tant il demande, tant elle est prête à donner, à se donner. Qu'importent le temps et le programme pré-

paré. De temps à autre, un spectateur se lève, un petit papier à la main, une requête, un chant qu'il souhaiterait entendre. Alors, bousculant son programme, elle fait un petit signe discret à ses musiciens et entonne le chant demandé au milieu des acclamations.

Nous voilà donc à l'opposé du concert classique occidental, du *bis* consenti du bout des lèvres, mais plutôt en plein rituel et, bien que la salle de concert vienne ici remplacer le rassemblement religieux, on y retrouve la même ferveur. Chacun se laisse porter par le *qâul* et les *tarana* du grand Amir Khusrau, par les *ghazal*, véritables bijoux de la poésie classique indo-persane, par les *kâfi* de Shah Abdul Latif, de Bulleh Shah, de Khwaja Ghulam Farid ou de Sachal Sarmast. Dans un style lyrique, tantôt raffiné et imagé, tantôt direct et populaire, on célèbre Dieu, le prophète, Ali et les grandes figures saintes de l'islam et de la Chishtiyya, la fameuse confrérie soufie du sous-continent. Peu à peu, les vers cèdent la place au rythme, à la scansion des noms d'Allah ou d'Ali ; artistes et auditeurs renouent avec la vieille tradition mystique du *dhikr* où la répétition des noms divins conduit le fidèle à l'union avec Dieu.

Une heure, deux heures, trois heures, sans même s'offrir la trêve d'un intermède instrumental, Abida chante et sa voix, bien loin de

se fatiguer semble au contraire s'échauffer, se magnifier. Les ornements deviennent plus hardis, les notes tenues plus longues, comme si son énergie lui était insufflée par Celui dont elle chante les louanges dans une communion extatique avec son auditoire.

Et dans tout cela, pas la moindre ostentation. Aucun artifice dans sa communication avec le public. Le chant seul. A peine annonce-t-elle d'un ton monocorde le titre et l'auteur du chant suivant. Pas de geste superflu non plus. Assise en tailleur, les yeux à demi cachés par l'épaisse frange de ses cheveux noirs, elle se balance légèrement au rythme des *tabla* et du *dholak* ; les mouvements du buste, de la tête et

des mains épousent la mélodie, la portent, la servent mais ne s'en servent pas. Ainsi qu'elle le dit avec modestie : « *C'est le kalam (le Verbe) des saints soufis qui plongent les auditeurs dans la musique. Ce n'est pas moi qui retient leur attention, mais ils sont littéralement portés par les mots que je chante. Cela seul conduit leur émotion. Je suis convaincue qu'il n'est de perfection qu'en Dieu. Nous autres humains sommes faillibles et c'est pour cela que nous devons nous efforcer de toujours progresser* ».

Seul l'enregistrement de concert, pris *sur le vif*, pouvait rendre cette ferveur, cette inspiration qui exigent la présence active du public.

### Abida Parveen

Abida Parveen est née en 1957 à Larkana, petite ville du Sindh située non loin des rives de l'Indus. Elle fut initiée à la musique par son père, Ustad Ghulam Haider puis formée par le maître Ustad Salamat Ali Khân. Sa première apparition à la Radio d'Hyderabad en 1977 – elle a alors vingt ans – marque le début d'une carrière éclair : il lui suffit d'une année pour accéder à la célébrité. Aujourd'hui, elle est considérée comme la plus grande interprète de *ghazal* et de *kâfi*, poèmes dévotionnels chantés en urdu, hindi, sindhi, pendjabi et saraïki. Depuis 1985 elle s'est produite en Inde, dans le Golfe, aux Etats-Unis, en France (Maison des Cultures du Monde, 1987 ; Théâtre du Rond-Point, 1994), en Grande-

Bretagne : son concert de 1989 au Whembly Conference Hall de Londres a été filmé et retransmis par la BBC ; enfin en Suisse, à la Salle Patino de Genève, où ont été effectués les enregistrements de ce disque.

En l'espace de quelques années elle ne remporte pas moins de sept prix et médailles, *Médaille d'or Shah Abdul Latif* (1980 et 1982), *Médaille d'or de l'Association des Diplômés du Sind* (1980), *Médaille d'or Sachal Sarmast* (1981), *Grand Prix de la Télévision pakistanaise* (1983), *Médaille d'or Qalandar Lal Shahbaz* (1984), *Médaille du Président* (1984). Mais surtout, son immense talent lui vaut le surnom de *Voix ô combien bénie, fille spirituelle du Saint Abdul Latif Bhital*.

## Le répertoire

Toutes les formes poétiques et vocales interprétées par Abida Parveen relèvent de la tradition soufie et la plupart des poètes qu'elle interprète furent membres de la Chishtiyya ou eurent des relations privilégiées avec elle. Fondée dans la ville de Chisht (Herat, Afghanistan), la Chishtiyya est implantée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle à Ajmer, au sud-ouest de Delhi, par Moïnuddin Hasan Chishti (c. 1141-1236) et devient le principal ordre soufi indien. La première période de son activité, celle des grands *shaykh* Moïnuddin Chishti, Qutbuddin Bakhtiyar (m. 1236), Fariduddin Ganj Shakar (m. 1265) et Nizamuddin Awliya (m. 1325), est marquée par le goût de l'ascèse et la recherche de la *connaissance* considérée comme un facteur essentiel de l'action spirituelle. La mystique chishti s'appuie sur six principes : l'unité de l'Être, le dédain des biens et des attraits matériels, le pacifisme et la non-violence, le refus de tout contrat avec l'État, l'amour de l'homme pour Dieu, l'absence de nécessité d'une conversion préalable à l'islam. À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, la Chishtiyya entre dans une deuxième phase. Les sept disciples de Nizamuddin établissent des centres dans diverses provinces de l'Inde et cette diffusion de la Chishtiyya s'accompagne d'une ouverture sur le monde temporel qui contredit les principes fondateurs de l'ordre. Émerge alors une théorie confortable selon laquelle les mystiques doivent s'associer aux rois et aux

princes pour les induire au bien et peuvent accepter des dotations en contrepartie de leurs bénédictions spirituelles et de leur soutien moral. Seule la branche Nizamiyya renouera, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les valeurs spirituelles des premiers *shaykh* et établira plusieurs centres dans le Pendjab (Pakistan).

Les pratiques chishti sont la récitation des noms d'Allah à voix haute et en silence (*dhikr*), la respiration régulière, l'absorption dans une contemplation mystique et le concert spirituel (*qawwali*).

Chaque concert d'Abida Parveen débute par un *qâul*. Le *qâul* (en arabe : *profession de foi*) fut créé par le grand poète-musicien Amir Khusrau (1253-1325) sous l'inspiration de son maître, le *shaykh* Nizamuddin Awliya. Vient ensuite une série de *ghazal* et de *kâfi*.

Le *ghazal*, en tant que forme poétique, est née en Iran au XIII<sup>e</sup> siècle (Hâfiz, Saadi) et se développa ensuite dans le Caucase, en Transoxiane et jusque dans le nord du sous-continent indien. C'est à Amir Khusrau que l'on doit son adaptation à la musique indienne classique. Le poème se compose de plusieurs distiques composés dans les quatre langues majeures de la région, le persan, l'urdu, le hindi et l'arabe. Poème d'amour, le *ghazal* peut être chanté aussi bien dans un contexte profane que sacré.

Le Sindh, une des quatre grandes régions du Pakistan, située au sud-est du pays, le long de la

vallée de l'Indus, est réputé pour le prestige de ses sanctuaires considérés comme des centres musicaux importants. Sa principale tradition poético-musicale est le *kâfi* que l'on associe souvent à l'un de ses plus grands mystiques : Shah Abdul Latif (1690-1752). Ces poèmes tout comme les mélodies sur lesquelles ils sont chantés, les *sur*, constituent une synthèse remarquable de l'art savant et de l'art populaire.

Les textes expriment l'amour mystique en empruntant leurs images aux romances populaires, tandis que les mélodies sont bâties non pas sur le principe de la progression mélodique propre au *raga* indien mais sur un enchaînement de motifs spécifiques. Entre les strophes qui constituent le *kâfi* proprement dit, peuvent venir s'intercaler d'autres vers dont la mélodie est improvisée sur un rythme libre.

## Les enregistrements

### 1. Qâul Tarana

#### *Ali est le maître de qui je suis le maître*

Poème en urdu d'Amir Khusrau (1253-1325). Amir Khusrau fut le disciple de Nizamuddin Awliya. Auteur de plusieurs recueils de poésie, il est considéré comme le plus grand poète indo-persan. Sur le plan musical on lui attribue l'adaptation du *ghazal* persan à la musique indienne, l'invention du *qâul* qui introduit chaque concert spirituel et celle du *tarana*, une forme vocale utilisant uniquement des syllabes rythmiques. Il passe aussi pour avoir inventé deux instruments de musique : le *sitar* et les *tabla*. À sa mort il fut enterré au pied de la tombe de Nizamuddin Awliya à Delhi. Comme le titre l'indique, ce *qâul* intègre également un *tarana*, aisément reconnaissable par ses syllabes rythmiques. Ce *qâul* est dédié à Ali ibn Abi Tâlib (c. 600-661), gendre et cousin du prophète. À la mort de Muhammad en 632, Ali espérait lui succéder mais il dut attendre l'an 656. Son califat fut

troublé par des conflits permanents. Assassiné à Kûfa par un de ses anciens partisans, il devint la figure principale du martyrologe shi'ite. Certains vont même jusqu'à voir en lui l'incarnation de la divinité et donc un être supérieur à Muhammad. Ce poème affirme sa légitimité en tant qu'héritier spirituel du prophète.

*Roi des hommes, Lion de Dieu, Force de Dieu !  
Il n'est point d'autre conquérant qu'Ali ; il n'est  
point d'autre glaive que Zulfuqâr<sup>1</sup>.  
Ali est le Maître de qui je [le prophète] suis le  
Maître.  
Ali est mon guide ; je suis l'esclave d'Ali.  
Des milliers de chères vies furent sacrifiées au  
nom d'Ali.  
Celui qui te voit en meurt ; il y a de la magie dans  
tes yeux noirs.*

---

1. Nom du sabre du prophète provenant du butin pris à Badr. Il appartient ensuite à Ali dont il devint un attribut symbolique. Ce n'est qu'après que *Zulfuqâr* fut utilisé comme nom propre, particulièrement chez les shi'ites.

*Ne prétends pas être un étranger : car je suis en toi et tu es en moi.*

*Ceux qui se laissent pénétrer par l'émotion deviennent soufis.*

*Ceux qui empruntent le chemin de l'amour deviennent mystiques.*

*Ceux qui supportent la douleur deviennent des piliers spirituels.*

*Ceux qui invoquent Ali sont sanctifiés.*

*Celui dont le prophète a dit : «Ali est le Maître de qui je suis le Maître»,*

*Chair de la chair, Ali est son successeur, n'en doutons point.*

*Lui qui est né à la Ka'ba et connu le martyr dans la mosquée,*

*Il est le seigneur de la Maison de Dieu, n'en doutons point.*

## **2. Kâfi**

### **Ton amour m'a fait danser avec frénésie**

Poème en pendjabi de Bulleh Shah (XVIII<sup>e</sup> siècle). Bulleh Shah naquit à Kasur dans une famille de *sayyed* (descendants du prophète). Ce poète mystique du Pendjab fut l'héritier spirituel de Shah Inayat Qadri (1608-1671), l'un des grands ascètes du soufisme indien, mais il n'appartint à aucune école en particulier. Ses *kâfi* connurent immédiatement un grand succès auprès du peuple.

*L'amour et le feu sont semblables ; mais la chaleur de l'amour est plus intense.*

*Lorsqu'il détruit, le feu ne laisse rien ; quand l'amour détruit, le cœur irradie.*

*Le feu craint l'eau, mais quel est le remède à l'amour ?*

*Ghulam Farid, Maître Farid dit :*

*«Rien ne subsiste, là où l'amour a campé»<sup>2</sup>.*

*Ton amour m'a fait danser avec frénésie.*

*Viens vite, ô docteur, dépêche-toi !*

*Ou je mourrai.*

*Ton amour a campé dans mon cœur.*

*J'ai volontairement avalé une pleine coupe de poison.*

*Ô Guide Parfait ! J'ai atteint l'autre rive.*

*Le paon de Dieu, le Seigneur, chante dans la jungle de l'amour.*

*Tournés vers la Ka'ba, nous voyons le Bien-aimé. Après nous avoir blessés, tu ne te soucies plus de nous.*

*Shah Inayat, le maître de Bulleh Shah, m'a fait porter le manteau rouge et jaune.*

*En tapant du talon, j'ai gagné un trésor.*

## **3. Ghazal**

### **Depuis que tu m'as rendu fou, chacun a pris une pierre dans sa main**

Poème en urdu de Hakim Nasser (XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècle).

*Une fumée s'élève de la rive du fleuve<sup>3</sup>.*

*Je sens qu'il se passe quelque chose.*

---

2. Soit cette citation est ajoutée au texte original car Ghulam Farid vécut un siècle après Bulleh Shah, soit son attribution est erronée, Maître Farid pouvant être alors Fariduddin Ganj Shakar (m. 1265), quatrième grand *shaykh* de la Chishtīyya.

3. Allusion aux bûchers funéraires hindous.

*Il se peut que celui pour qui je suis devenu un vagabond soit en train de brûler.*

*Oh mes yeux ! Tu es mauvais et personne n'est pire que toi.*

*Tu t'es brûlé à l'amour et maintenant tu pleures.  
Les autres marchent en prenant soin d'éviter les épines : nous, nous avons été blessés par des fleurs.  
Depuis que tu m'as rendu fou, chacun a pris une pierre dans sa main.*

*J'ai la gorge nouée et c'est un autre qui boit l'eau.  
Celui qui appelle l'amour une punition doit avoir souffert de l'amour.*

*Le monde est fou.*

*Les gens se mettent à adorer des pierres et dédaignent le mortier qui les nourrit de sa farine.*

*Ô pierres ! Pourquoi tombez-vous aujourd'hui sur ma tête ?*

*Moi aussi, un jour, je vous ai prises pour Dieu.  
Qu'est-ce que cela peut bien faire aux autres, si le front s'incline sur les pas de quelqu'un ?*

*C'est le mien et je l'incline là où je le juge bon.  
Quand je lui ai demandé son cœur, il m'a répondu :*

*«Attends ! Laisse moi me souvenir. C'était une toute petite chose.*

*Dieu sait où je l'ai mise !»*

*Ô Nasser, bois joyeusement l'amertume de la vie !  
La nature nous réserve aussi du plaisir dans le poids des chagrins.*

#### **4. Kâfi**

***Tu es mon amour ; tu es mon bien-aimé***

Poème en saraïki de Ghulam Farid (1845-1901).

Ghulam Farid est né au Pendjab (district de Multan) dans une famille originaire du Sindh. Bien que connaissant parfaitement l'arabe, le persan, l'urdu et le hindi, il composa la plupart de ses poèmes en pendjabi et en saraïki. Ses 272 kâfi sont réputés au Pakistan pour leurs qualités poétiques et leur contenu mystique.

*Tu es mon amour ; tu es mon bien-aimé.*

*Tu es ma religion et ma foi.*

*Tu es mon corps ; tu es mon âme ; tu es mon cœur ; tu es ma vie.*

*Tu es ma Ka'ba, ma Voie, ma mosquée, ma chaire, mon Livre et mon Coran.*

*Tu es mes obligations : mon pèlerinage, mon aumône, mon jeûne, ma prière et mon appel à la prière.*

*Tu es mon adoration, ma dévotion, ma méditation, ma science et ma gnose.*

*Tu es mon invocation ; tu es ma pensée.*

*Tu es mon perceptible et mon imperceptible.*

*Tu es mon sucré, mon salé et mon délectable.*

*Tu es mon directeur, mon guide, mon maître, mon professeur et mon initiateur.*

*Tu es mon espoir, mon désespoir, mon soutien, ma fierté et ma satisfaction.*

*Tu es ma morale ; tu es ma réputation ; tu es ma modestie ; tu es ma gloire.*

*Tu es ma tristesse, ma joie, mes larmes et mes rires.*

*Tu es ma douleur et mon remède.*

*Tu es le ciel de mon bonheur ; tu es le chemin de ma joie.*

*Tu es ma beauté et mon mariage.*



*Tu es ma célébrité, mon nom et mes titres.  
Tu es mon henné, mon kajal et mes onguents.  
Tu es mon béthel et mes rafraîchissements.  
Tu es ma passion et ma folie.  
Tu es mes cris et mes soupirs.  
Tu es mon premier, mon dernier, mon intérieur et  
mon extérieur, mon visible et mon invisible.  
Tu es mon pays, ma région et ma province.  
Puisse le Bien-aimé accepter, Ô Farid !  
Tu es mon Guide ; tu es mon Roi.*

## **5. Ghazal**

***Nizamuddin, le chéri de Ganj Shakar, convoque  
un rassemblement dans la cité de Chisht***

*Poème en hindoustani ancien de Bedam Shah  
(XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle).*

*Nizamuddin, le chéri de Ganj Shakar, convoque  
un rassemblement dans la cité de Chisht.*

*Khwaja Moïnuddin, Khwaja Qutbuddin l'ont  
parée des couleurs de l'amour.*

*Apporte teintures et poudres et viens jouer au jeu  
de Holi<sup>4</sup> dans ma cour.*

*Ô Khwaja Nizamuddin, expert au jeu, prends  
mon bras et lève mon voile nuptial.*

*Ô mon Dieu, il y a de la chance dans le destin de  
celui qui a gagné l'adorable Bien-aimé.*

*Ô Chishtis, jouer, jouez au jeu de Holi !  
Venez au paradis de Nizamuddin.*

---

4. Fête hindouiste en l'honneur de la déesse Parvâti-Devali, au cours de laquelle les participants se jettent mutuellement des eaux colorées. Ce syncrétisme religieux illustre bien l'absence du pan-islamisme dans l'idéologie chishtî.

## **6. Kâfi**

***Cesse de discuter et sache qu'il n'y a point de  
comptes à rendre***

*Poème en pendjabi de Bulleh Shah. Ce poème  
stigmatise l'attitude pharisaïque de certains  
fidèles et les engage à sonder leur cœur afin d'y  
découvrir l'Amour ultime, dussent-ils s'attirer  
l'opprobre public.*

*S'il fallait chercher Dieu au lavoir, grenouilles et  
poissons l'y trouveraient.*

*S'il fallait chercher Dieu en errant par les forêts,  
vaches et veaux l'y trouveraient.*

*Seul un cœur sincère peut atteindre Dieu.*

*N'égrène point ton chapelet avec excès.*

*Il n'est point besoin de réciter ces prières.*

*Quel besoin de rendre des comptes à Celui qui  
n'en tient point ?*

*Cesse de discuter*

*Et sache qu'il n'y a point de comptes à rendre.*

*Dieu ne se fâche jamais contre celui qui sait se  
réconcilier avec le Bien-aimé.*

*Celui qui a vu le Bien-aimé a accompli son pèleri-  
nage et n'a point besoin de se rendre à la Mecque.*

*Laisse l'enfer et ses terreurs.*

*Cesse de parler des infidèles.*

*Lave-toi au plus profond de ton cœur.*

*Les milliers de livres que tu as lus t'ont empêché  
de lire au fond de toi-même.*

*Tandis que tu combattais Satan, tu as oublié de  
lutter contre tes propres désirs.*

*Pir Bulleh Shah dit :*

*« Tu essaies d'attraper ce qui est dans le ciel et tu  
ne vois pas celui qui se cache dans ton cœur ».*

*Tu inclines ton front contre la terre et tu en montres la marque.*

*Tu récites la profession de foi, ce qui fait rire les autres, mais tu n'en comprends pas le sens profond.*

*La vérité peut-elle demeurer cachée ?*

*Détruis les mosquées et les temples.*

*Détruis tout ce que tu peux.*

*Mais ne détruis pas le cœur de ton prochain, car c'est la maison de Dieu.*

*Tu es tombé amoureux de Dieu et l'on t'en a blâmé.*

*Les gens te traitent d'impie et tu dois répondre : « Oui, oui ».*

*Certains sont revenus du pèlerinage vêtus de bleu. Quand l'ennemi meurt, ne te réjouis point.*

*Tes amis aussi mourront.*

*Lève-toi et cours le monde.*

*Si tu rencontres quelqu'un qui a été pardonné, tu seras toi aussi pardonné.*

*Pendant le pèlerinage, ils furent écartés ; mais qui est dans le vrai ?*

## **7. Ghazal**

*J'ai perdu toute coquetterie...*

Poème en hindoustani ancien de Amir Khusrau. Ce *ghazal* a été adapté à la forme musicale du *kâfi*.

*Le voile du Messager a été teint des mains du Seigneur.*

*Celui dont le voile a été teint a connu la chance de sa destinée.*

*J'ai perdu toute coquetterie quand nos yeux se sont rencontrés, quand tu as pénétré mes yeux, quand le sommeil m'a abandonné.*

*Toute l'histoire fut racontée quand nos yeux se sont rencontrés...*

*Je suis ébloui par tes couleurs, Ô Bien-aimé !*

*Prends ce que tu veux pour en faire de la couleur.*

*Garde même ma jeunesse en gage.*

*Tu m'as teint de tes couleurs quand nos yeux se sont rencontrés...*

*Tu as tiré des flèches quand nos yeux se sont rencontrés...*

*Tu m'as fait boire une liqueur distillée dans l'alambic de l'amour.*

*Mon voile est le turban du Bien-aimé.*

*Tu m'as rendu fou quand nos yeux se sont rencontrés...*

*Devant Nizam, Khusrau n'est rien.*

*Apporte teintures et poudres et viens jouer jeu de Holi dans ma cour.*

*Ô Khwaja Nizamuddin, expert au jeu, prends mon bras et lève mon voile nuptial.*

*Ce furent mes épousailles quand nos yeux se sont rencontrés...*

PIERRE BOIS

traduction des poèmes, DR RAMATULLAH



## Pakistan ABIDA PARVEEN

### Sufi chants : qâul, ghazal and kâfi

This is a recording of one of the finest voices in the Orient, a singer who thrills the audiences of her native country and whose celebrity today reaches far beyond the borders of Pakistan.

To see Abida Parveen walk into one of the small Indian-Pakistani restaurants in Paris or Geneva is to witness a most astonishing scene. The owner, waiters and diners come to greet her, covering her hands with kisses. She is seated and served with the best dishes in the house, with a respect verging on veneration. What she represents for each Pakistani or Indian Moslem can then clearly be understood.

But to fully appreciate her aura, she must be seen in performance. This woman whose demeanor is quiet, even shy, suddenly becomes transformed as soon as she is on stage. With imposing dignity, she takes her place among the musicians, who gladly accept to step back and let her take the lime-light. All this to let her voice and temperament stand out; all this, to provoke that form of delight bordering on ecstasy characteristic of the art of *qawwali*, the Sufi song of northern India and Pakistan.

Once she is seated in the center of her rug, Abida gives herself fully to her audience, and

as long as they ask, she gives, of her songs and of herself. No matter how long it takes, or how the program was prepared in advance. From time to time, a listener will rise, a small paper in his hand, a request for a song which he would like to hear. And changing her program, with discreet signals to the musicians, she begins the song requested as the audience breaks into applause.

This is nothing like the classical concert as we know it; where an *encore* is given as a matter of form. Here we are in the presence of full-scale ritual, and although the concert hall has replaced religious assembly, the same fervour pervades. Each listener is transported as he listens to the *qâl* and the *tarana* of the great Amir Khusrau; to the *ghazal*, which are the gems of classical Indo-Persian poetry; and to the *kâfi* composed by Shah Abdul Latif, Bulleh Shah, Khwaja Ghulam Farid or Sachal Sarmast. God and the Prophet, Ali and the other holy saints of Islam and of Chishtiyya (the well-known Sufi brotherhood of the sub-continent) are celebrated in a lyrical style at times refined and full of imagery, at other times direct and popular. Little by little, words give way to pure rhythm, and the names of Allah or Ali are chanted. Artists and listeners renew the ancient mystical tradition of the

*dhikr*, in which the repetition of the divine names leads the faithful to union with God. For an hour, or two or three, without even allowing herself a break for instrumentals, Abida sings, and her voice, far from growing weary, on the contrary seems to warm and grow larger. The ornaments become more daring, the notes are held longer and longer, as if her energy were coming from the One whose praises she sings in an ecstatic communion with the audience.

And in all this, not the slightest bit of ostentation. No trace of an artifice in her communication with the public. There is only her singing. The title and author of each number are given, in a monotone, with no other superfluous words or gestures. As she sits cross-legged, her eyes half-hidden by the

heavy fringe of her black hair, she sways lightly and in rhythm with the *tabla* and *dholak*; the movements of her upper body, head and hands embrace the music, carry it, and serve it – but do not use it. As she modestly expresses it: *“It is the kalam (the Word) of the holy Sufis which precipitates the listener into the music. I am not the one holding their attention; they are rather literally carried along by the words I am singing. That alone is what brings about their emotion. I am convinced that there is no perfection except in God. We humans are fallible, and that is why we must always make an effort to advance”*.

Only a live recording, in concert, could render the fervour and inspiration brought about by the presence and participation of the audience.

### **Abida Parveen**

Abida Parveen was born in 1957 in Larkana, a small Sind town located not far from the banks of the Indus River. She was introduced to music by her father, Ustad Ghulam Haider, and she studied under the master Ustad Salamat Ali Khân. Her first public appearance on Hyderabad Radio in 1977 (she was just twenty at the time) was the beginning of a lightning-bolt career: in just one year she was to attain celebrity. Today, she is considered to be the finest performer of *ghazal* and *kâfi* devotional poems sung in the Urdu, Hindi, Sindhi, Punjabi and Saraiki languages.

Since 1985 she has given concerts in India, in the Gulf States, in the United States, in France (at the Maison des Cultures du Monde, 1987; Theatre du Rond-Point, 1994), in Great Britain: her concert in 1989 at the Whembly Conference Hall in London was filmed and rebroadcast by the BBC; and finally in Switzerland, at the Salle Patino in Geneva, where this recording was made.

In just a few years she has also won no less than seven prizes and medals: the Shah Abdul Latif Gold Medal (1980 and 1982), the Gold Medal of the Association of the Holders of

Sind Diplomas (1980), the Sachal Sarmast Gold Medal (1981), the Grand Prize of Pakistani Television (1983), the Qalandar Lal Shahbaz Gold Medal (1984), and the

President's Medal (1984). But above all, her immense talent has won for her the name of *Truly blessed voice, spiritual daughter of Great Sufi Saint Poet Abdul Latif Bhital*.

### The repertoire

All of the poetic and vocal forms performed by Abida Parveen are taken from the Sufi tradition, and most of the poets whose works she sings were either members of the Chishtiyya brotherhood, or else held privileged relations with them.

Founded in the city of Chisht (Herat, Afghanistan), the Chishtiyya was introduced at the end of the 12<sup>th</sup> century in Ajmer, southwest of Delhi, by Moinuddin Hasan Chishti (ca. 1141-1236) and became the major Indian Sufi Order. The first period of activity, during which flourished the great *shaykh* Moinuddin Chishti, Qutbuddin Bakhtiyar (d. 1236), Fariduddin Ganj Shakar (d. 1265) and Nizamuddin Awliya (d. 1325), was marked by ascetism and the quest for *knowledge* considered as an essential factor in spiritual action. The Chishti mystic held six basic principles: unity with the Being, contempt for worldly goods and material attractions, pacifism and non-violence, a refusal of any contract with the State, love of man for God; finally, conversion to Islam beforehand was not a requirement.

Beginning in the 14<sup>th</sup> century, the Chishtiyya entered a second phase. The seven disciples of

Nizamuddin set up centers in various provinces in India. The spread of Chishtiyya was accompanied by an attitude of openness towards the temporal world, which contradicted the founding principles of the order. Thus emerged a comfortable theory according to which mystics were supposed to associate with kings and princes in order to lead them to Goodness; they could thus accept gifts in exchange for their spiritual benediction and moral support. Only the Nizamiyya branch took up the former spiritual values of the first *shaykh* again, and set up many centers in the Punjab (Pakistan).

The Chishti practices include reciting the names of Allah both aloud and in silence (*dhikr*), controlled breathing, absorption in mystical contemplation, and spiritual concerts. Each of Abida Parveen's concerts includes a *qâul*. The *qâul* (in Arabic, *profession of faith*) was created by the famous poet-musician Amir Khusrau (1253-1325), inspired by his master, the *shaykh* Nizamuddin Awliya. A series of *ghazal* and *kâfi* follow the *qâul*.

The *ghazal*, as a poetic form, developed in Iran during the 13<sup>th</sup> century (Hâfiz, Saadi), and later spread to the Caucasus, to Transoxiana and to

the northern border of the Indian sub-continent. Amir Khusrau is given credit for having adapted this form to classical Indian music. The poem is composed of several distichs written in the four major languages of the region: Persian, Urdu, Hindi and Arabic. The *ghazal* is a love poem and may be sung using a worldly as well as a sacred context.

The Sind, one of the four large regions of Pakistan, located in the southeast part of the country, along the Indus River Valley, is reputed for the prestige of its sanctuaries considered as important musical centers. The major Sindhi poetic-musical tradition is the

*kâfî*, frequently linked to the great mystic Shah Abdul Latif (1690-1752). These poems, along with the melodies to which they are put, called *sur*, constitute a remarkable synthesis of academic and popular art. The texts express the notion of mystical love, borrowing images from popular romances. The melodies are not “built up” on the principle of melodic progression which is a distinctive feature of Indian *raga*, but rather on a sequence of specific motifs. Interspersed between strophes of what constitute the *kâfî* properly speaking, are other verses whose melody is improvised on a free rhythm.

## The recordings

### 1. Qâul Tarana

#### *Ali is the Master of him whose Master I am*

Poem in Urdu by Amir Khusrau (1253-1325). Disciple of Nizamuddin Awliya, Amir Khusrau wrote several books of poetry and is considered to be the greatest Indo-Persian poet. To him are also attributed the adaptation of the Persian *ghazal* to Indian music, the invention of the *qâul* which opens each mystical concert, as well as that of the *tarana*, a vocal form using only rhythmic syllables. He is also supposed to have invented two musical instruments: the *sitar* and the *tabla*. At his death he was buried at the foot of Nizamuddin Awliya's grave in Delhi. As the title indicates, this *qâul* also includes a *tarana*, easily reco-

gnized by the rhythmic syllables. It is dedicated to Ali ibn Abi Tâlib (ca. 600-661) who was a cousin of the Prophet and his son-in-law as well as a major personality of Islam.

Upon the death of the Prophet in 632, Ali could hold a legitimate claim to succeed him as the head of the community, but he was finally elected in 656 as fourth caliph. His caliphate was troubled by continuous conflicts. Assassinated at Kûfa by one of his former followers, he became the major figure of Shiite martyrology. Some have even gone so far as to see in him a divine incarnation, and thus make him superior to Mohammed. This poem states his legitimacy as the spiritual heir of the Prophet.

*King of Men, Lion of God, Force of God !  
There is no conqueror except Ali ; there is no  
sword except Zulfuqâr<sup>1</sup>.*

*Ali is my guide ; I am the slave of Ali.  
Thousands of dear lives are sacrificed in the name  
of Ali.*

*He who sees you, dies : there is magic in your  
black eyes.*

*Don't pretend to be a stranger : for I am in you,  
and you are in me.*

*Those who are steeped in emotions, become sufis.  
Those who walk in the path of love, become  
mystics.*

*Those who bear pain, have become spiritual poles.  
Those who invoke Ali, have become saints.*

*The one of whom the Prophet said : "Ali is the  
Master..."*

*Flesh from flesh, Ali is his successor one way or  
the other.*

*He who was born in the Ka'ba, and attained mar-  
tyrdom in the mosque, is the lord of the House of  
God one way or the other.*

## **2. Kâfi**

### ***Your love made me dance frantically***

Poem in Punjabi by Bulleh Shah (18th c.)  
Bulleh Shah was born in Kasur into a family  
of *sayyed* (descendants of the Prophet).  
Although he belongs to no particular school,

---

1. Name of the sword of the Prophet which came from the booty taken at Badr. It then belonged to Ali and became one of its symbolic attributes. It was only later that "Zulfuqâr" was used as a proper name, particularly among the Shiites.

this mystical poet from the Punjab was the spiritual heir of Shah Inayat Qadri (1608-1671), one of the great Indian Sufi ascetics. The *kâfi* he composed were immensely popular among the people.

*Love and fire are similar ; but the heat of love is warmer.*

*When fire destroys, it leaves nothing ; but when love destroys, the heart radiates.*

*Fire is extinguished by water ; but what is the remedy for love ?*

*Ghulam Farid, Master Farid says<sup>2</sup> :*

*"Nothing remains, where love has camped."*

*Your love made me dance frantically.*

*Come quickly, doctor, run quickly !*

*Otherwise I'll die.*

*Your love has camped in my heart.*

*I have myself drunk a bowl full of poison.*

*O Perfect Guide ! I have reached the other bank.*

*The peacock of God the Lord is singing in the jungle of love.*

*In the direction of the Ka'ba, we see the beautiful Beloved.*

*After having hurt us, you don't bother about us.*

*Bulleh Shah's master, Shah Inayat, made me wear the red and yellow cloak.*

*On striking the heel, I obtained treasure.*

---

2. This quotation is probably added to the text, because Ghulam Farid lived a century after Bulleh Shah; or the attribution to Ghulam Farid is mistaken, and "Master Farid" would then correspond to Fariduddin Ganj Shakar (d. 1265), the fourth of the great Chishtiyya *shaykh*.



### 3. Ghazal

«*Since you made me mad, everyone has taken a stone in his hand*

Poem in Urdu by Hakim Nasser (18<sup>th</sup> or 19<sup>th</sup> c.)

*Smoke rises from the river's bank.<sup>3</sup>*

*I know something is happening.*

*Maybe, the one for whom I became a vagabond,  
is burning.*

*O my eyes ! You are bad, and nobody is worse  
than you.*

*You yourself lit the fire of love ; and now you are  
weeping.*

*People walk avoiding thorns : we have been hurt  
by the flowers.*

*Since you made me mad, everyone has taken a  
stone in his hand.*

*My throat is strangled, and somebody else drinks  
the water.*

*He who called love punishment, his heart must  
have also suffered the pain of love.*

*The world is quite mad.*

*People go to worship stones ; but nobody worships  
the mill in the house, whose flour feeds him.*

*O stones ! Why are you falling on my head today ?  
I also did once take you for God.*

*What does it matter to others, if my forehead  
bowed down before somebody's footsteps?*

*It was mine, and I put it where I wanted to.*

*When I asked for his heart, he replied :*

*"Wait ! Let me remember. It was a small thing.  
God knows where I put it."*

---

3. Allusion to an Indian funeral pyre.

*Drink also the bitterness of life laughingly O  
Nasser !*

*Nature has also reserved a pleasure in the bearing  
of sorrow.*

### 4. Kâfi

*You are my love, you are my beloved*

Poem in Saraiki by Ghulam Farid (1845-1901)  
Ghulam Farid was born in the Punjab (Multan district), into a family originally from the Sind. Although he spoke fluent Arabic, Persian, Urdu and Hindi, he composed most of his poems in Punjabi and Saraiki. The 272 *kâfi* which he composed are reputed in Pakistan for their poetic quality and mystical content.

*You are my love ; you are my beloved.*

*You are my religion and my faith.*

*You are my body ; you are my soul ; you are my  
heart ; you are my life.*

*You are my Ka'ba, my Direction, my mosque, my  
pulpit, my Book and my Quran.*

*You are my duties, my Pilgrimage, my alms, my  
fasting, my Prayer and my Call to prayer.*

*You are my adoration ; my devotion, my media-  
tion, my science and my gnosis.*

*You are my Invocation ; you are my thought.*

*You are my sensible and my supra-sensible.*

*You are my sweet, my salty and my lovable.*

*You are my director, my guide, my master, my tea-  
cher and my initiator.*

*You are my hope, my despair, my support, my  
pride and my satisfaction.*

*You are my Moral ; you are my reputation ; you*

*are my modesty ; you are my glory.  
You are my sadness, my happiness, my weeping  
and my laughing.  
You are my pain and my remedy.  
You are my sky of happiness ; my means of joy.  
You are my beauty and my wedding.  
You are my fame, my name and my titles.  
You are my henna, my kajal and my cosmetics.  
You are my betel and my refreshments.  
You are my passion and my madness.  
You are my crying and my sighing.  
You are my first, my last, my inside, my outside,  
my manifest and my hidden.  
You are my country, my region and my province.  
May the Beloved accept, O Farid !  
You are my Ruler ; you are my King.*

## **5. Ghazal**

***Ganj Shakar's darling Nizamuddin called a gathering in the city of Chisht***

Poem in Old Hindustani by Bedam Shah (18<sup>th</sup>-19<sup>th</sup> century)

*Ganj Shakar's darling Nizamuddin called a gathering in the city of Chisht.  
Khwaja Moinuddin, Khwaja Qutbuddin dyed it in the colours of love.  
Come with colour and spray, to play Holi<sup>4</sup> in my yard.*

---

4. Hindu feast-day in honor of the goddess Parvati-Devali, during which the participants throw tinted water on each other. This example of religious syncretism clearly illustrates the absence of pan-Islamism in Chishti ideology.

*Khwaja Nizamuddin, expert player, take my arm  
and lift my bridal veil.*

*O dear, there is fortune in the fate of him who has  
obtained the beautiful Beloved !*

*Play, O Chishtis, play Holi !*

*Come to the paradise of Nizamuddin.*

## **6. Kāfi**

***Leave the discussion at this point. Take this point, and leave all accounts.***

Poem in Punjabi by Bulleh Shah.

This poem castigates the Pharisaism of certain of the faithful and entreats them to look into their own hearts so as to discover the ultimate Love, even if this means that they will be publicly despised.

*If God were to be found by washing and cleaning,  
frogs and fishes would find him.*

*If God were to be found by wandering in the woods,  
cows and calves would find him.*

*God is obtained by him whose heart is sincere.*

*Don't finger your rosary beads too much.*

*There is no point in reciting the rosary.*

*What's the point of giving accounts to him who  
himself does not keep accounts.*

*Leave the discussion at this point.*

*Take this point, and leave all accounts.*

*God is never angry with him who knows how to  
reconcile his Beloved.*

*He whose Pilgrimage is accomplished when he  
sees his Beloved, does not need to go to Mecca.*

*Leave Hell and its terrors.*

*Stop talking of infidels.*

*Clean the depths of your hearts.*

*While reading science in thousands of books, you have never read your inner self.*

*While fighting Satan, you have never fought your own desires.*

*Pir Bulleh Shah says :*

*“You are trying to catch what is in the sky, but you have not caught the one who dwells in your heart”.*

*You rub your forehead on the ground, and you show the mark.*

*You recite the Declaration of Faith, which makes people laugh, but you have not understood its inner meaning.*

*Can the truth be ever hidden ?*

*Destroy mosques and destroy temples.*

*Destroy all you can.*

*But don't destroy somebody's heart, for God dwells in it.*

*You have fallen in love with God, and you have been blamed for it.*

*People call you infidel, and you have to say : “Yes, yes.”*

*Some have returned from the Pilgrimage, wearing blue robes.*

*When the enemy dies, do not rejoice.*

*Friends will also die.*

*Get up and go to see the world.*

*If you meet someone who has been forgiven, you yourself will be forgiven.*

*During the Pilgrimage, they have been pushed about ; but who knows the story ?*

## **7. Ghazal**

***All my coquetry was stolen...***

Poem in Old Hindustani by Amir Khusrau.

This ghazal was adapted to the *kâfi* musical form.

*The veil of the Messenger is dyed in the hand of the Lord.*

*The one whose veil is dyed, has fortune in his fate.*

*All my coquetry was stolen, when our eyes met, when you entered my eyes, when sleep was lost.*

*The full story was told, when our eyes met...*

*I am overwhelmed by your colours, O Beloved !*

*Take whatever you want for the dying of colours. Keep even my youth as a pawn.*

*You dyed me in your colours, when our eyes met...*

*You threw darts, when our eyes met...*

*You made me drink liquor from the still of love.*

*My veil is the Beloved's turban.*

*You made me go mad, when our eyes met...*

*Khusrow is overwhelmed by Nizam.*

*Come with colour and spray, to play Holi in my yard.*

*O Khwaja Nizamuddin, expert player, take my arm and lift my bridal veil !*

*I became a bride, when our eyes met.*

PIERRE BOIS

translation of poems by DR. RAMATULLAH  
translation of text by Judith Crews



# PAKISTAN • ABIDA PARVEEN

## Chants soufis • Sufi chants

- 1. Qâul Tarana (Amir Khusrau)** ..... 14'13"  
*Ali est le Maître de qui je suis le Maître. / Ali is the Master of him whose Master I am.*
- 2. Kâfi (Bulleh Shah)** ..... 8'57"  
*Ton amour m'a fait danser avec frénésie. / Your love made me dance frantically.*
- 3. Ghazal (Hakim Nasser)** ..... 10'51"  
*Depuis que tu m'as rendu fou, chacun a pris une pierre dans sa main.  
Since you made me mad, everyone has taken a stone in his hand.*
- 4. Kâfi (Ghulam Farid)** ..... 9'09"  
*Tu es mon amour, mon bien-aimé. / You are my love, my beloved.*
- 5. Ghazal (Bedam Shah)** ..... 5'25"  
*Nizamuddin convoqua un rassemblement dans la cité de Chisht.  
Nizamuddin called a gathering in the city of Chisht.*
- 6. Kâfi (Bulleh Shah)** ..... 11'58"  
*Cesse de discuter et sache qu'il n'y a point de comptes à rendre.  
Leave the discussion at this point. Take this point, and leave all accounts.*
- 7. Ghazal (Amir Khusrau)** ..... 13'10"  
*J'ai perdu toute coquetterie... / All my coquetry was stolen...*

**Abida Parveen, chant/vocals**

**Rajab Ali, harmonium • Sadiq Ali, tabla • Munawar Hussain, dholak**

Enregistré à la Salle Patiño, Genève, le 10 mai 1994 lors d'un concert organisé par les Ateliers d'Ethnomusicologie (dir. Laurent Aubert) dans le cadre d'une tournée de la Maison des Cultures du Monde.